

Résilles

Il tourne le volant, délicatement, comme il caresserait sa peau. Doucement, légèrement. La route est meurtrie : l'asphalte est jonché de trous, de bosses, d'imperfections. Ses yeux balaiant la rue, distinguent des figures sans visages, sans corps. De longues jambes, reflétées dans les flaques d'eau ; allongées, déformées, rétrécies. Partout, des ombres à l'odeur de goudron, au teint pluvieux.

Il sillonne le quartier, à sa recherche. Les lampadaires éclairent sporadiquement la pénombre à travers laquelle il navigue. Il se colle à la fenêtre de sa voiture, guettant les femmes devant lesquelles il passe. Certaines s'approchent, lui lancent des propositions inaudibles ; il ne s'arrête pas. Il roule doucement, sûrement, sans regarder devant lui, sans marquer de pause. Les yeux rivés sur le trottoir, il la cherche, toujours, encore. Il n'ouvrira sa fenêtre que pour elle.

Adossée à un lampadaire, dans le froid, *elle* discute avec une autre femme, attendant également la demande. Elles se partagent à deux une cigarette : tantôt l'une la fume rapidement, tantôt elle la passe à l'autre pour rapidement enfouir ses mains au fond de ses poches pour les réchauffer. L'une, puis l'autre. Elles jettent de temps en temps des regards désintéressés aux voitures qui passent devant elles. L'une comme l'autre, habillées trop légèrement pour la saison, tremblent frénétiquement : le lampadaire vacille, à gauche, à droite.

Le taxi fait des tours dans leur périmètre depuis une dizaine de minutes. Souvent, ce sont les clients les plus difficiles, ou les plus timides, qui se permettent de choisir attentivement leur produit, comme devant un étalage. Ils peuvent rester ici durant des heures, à analyser, peser le pour et le contre, relevant les offres et évaluant laquelle leur conviendrait le mieux. Comme à la boucherie, ils ne se contentent pas du premier bout de viande bien mis en évidence dans la vitrine : ils n'ont du désir que pour celle qui ne se remarque pas au premier abord, la discrète, la mystérieuse. La rare.

La femme debout se penche pour éteindre la fin de sa cigarette sur le sol, en en profitant pour réajuster sa petite robe en satin sous sa veste en fausse fourrure. Elle se retourne vers son interlocutrice :

- Le taxi, il est pour toi, non ?

La femme adossée s'avance, contournant une grosse flaque de ses talons aiguilles, tentant de distinguer le visage du conducteur. Elle hoche la tête et se positionne au bout du trottoir, là où la voiture jaune s'arrête. Elle se retourne une fois vers son amie, un sourire doucement faux dessiné sur le visage.

- À plus tard ma biche.

L'autre femme lui fait un signe de la main, et ressort une autre cigarette.

Il s'arrête enfin, et descend sa fenêtre. *Elle* est là. Sous un rayon lumineux, au milieu de l'obscurité, il ne voit qu'elle. Des bas résilles décorent ses jambes fines et pâles, élevées par d'imposants escarpins fuchsia. Elle porte une courte jupe noire, simple et sobre, toute à son image, sur laquelle est posée une de ses longues mains grelottantes. Son autre main agrippe le col de sa veste en cuir, doublée de fourrure. Ses longs cheveux noirs dansent, dans le vent, des mouvements semblables à une valse, souple et langoureuse. Elle se penche vers lui, et les traits de son visage, déformés par l'éclairage de la rue, sont dénués d'humanité. Froids, pâles, tirés.

- Bonsoir, Fred. Comment tu vas ?

Sa douce voix lui avait tant manqué. Il rêve de l'entendre lui susurrer son prénom à l'oreille, de son ton mielleux et sonore, dénotant une lassitude qu'il aimerait lui effacer. Il ferait tout pour troquer son teint lunaire contre un air exhalant le Soleil.

- Je vais bien, merci. J'espère que toi aussi. Monte, je t'en prie... Ne reste pas dans le froid.

Il se penche du côté du siège passager pour lui ouvrir la portière. Elle contourne le véhicule en passant devant ses phares d'un pas saccadé, pour prendre place à ses côtés, soupirant de soulagement. Son visage proche du sien, il peut enfin y déceler les détails qu'il aime tant. Son grain de peau si fin, ses yeux verts en amande, lourdement surmontés d'un fard à paupières mauve, sa bouche fine...

Il pourrait passer des années à étudier la profondeur de son visage, de son corps, tout entier. Dans tout son être règne une montagne de beauté inexplorée, inexplorable. Toute une vie ne serait pas assez pour rendre hommage à tant de beauté.

Elle sourit... Ses dents, légèrement de travers, rappellent à Frederic des monuments historiques ; chacune d'elles a une histoire, un caractère propre. Des statues pures, belles, abîmées et qui ont vécu.

- Alors... comme d'habitude ?

Sa voix, encore. Elle lui rappelait celle de sa femme quand la vieillesse ne s'en était pas encore emparée. Dénuée de monotonie, exhalant la vitalité, la jeunesse... Mais d'une façon douce, et agréable. Comme une caresse auditive, il profitait de chaque note de cette délicieuse musique. Il respira, et se reprit.

- Je voulais te proposer quelque chose d'un peu différent, ce soir. Tu me fais confiance pour me suivre ?

Il lui lança un sourire éclatant, de ses dents grisonnantes, et démarra la voiture.

- Fred, tu sais que je travaille pas comme ça normalement...

Il lui plaça un doigt sur les lèvres, d'un mouvement rapide mais délicat. Elle le regarda articuler un « je sais » silencieusement, médusée. Elle se tut et s'assit au fond du siège

passager, à guetter le tableau de crépuscule qui s'offrait à elle de l'autre côté de la vitre.

La voiture jaune démarra.

Elle observa sur le chemin les quartiers sombres, sales et lugubres laisser place à des rues plus propres, plus soignées. En l'espace de quelques minutes, de quelques carrefours, de quelques bifurcations, tout un monde s'est effacé pour laisser place à un autre. L'abîme de son quotidien était remplacé par un monde de luxe, de beauté, de paillettes. Le temps qu'elle cligne des yeux, la réalité qui l'avait choisie l'avait quittée en cédant la place à celle qu'elle avait toujours désirée. Ils roulaient sur un long boulevard qui sentait la richesse. Elle regarda ses bas résilles, effilés, et sa jupe usée. Elle se dit qu'elle n'avait rien à faire dans un endroit pareil, que les gens riraient d'elle si elle osait se balader dans un endroit si beau, même rien que pour le traverser. Pourtant, elle savait que sa place aurait dû être ici, et non pas entre un lampadaire dysfonctionnel et des poubelles. Son visage se tourna vers le conducteur, et il prit la parole :

- Tu sais, être chauffeur de taxi c'est un grand avantage pour connaître tous les endroits d'une ville. Les plus beaux comme les plus laids.

Il sourit. Elle faisait partie des plus laids.

Il commença à freiner et chercha un endroit où se parquer, à côté d'un hôtel resplendissant la magnificence. Quelques manœuvres plus tard, il éteignit le moteur. Il se retourna vers elle, d'un air compatissant. Les sourcils de la femme se fronçaient de plus en plus, non pas en signe d'aversion, mais traduisant une anxiété palpable.

- Fred, on fait quoi ici ?

Il avança sa main vers elle et effleura une mèche de ses cheveux comme s'il avait voulu sentir la matière d'une œuvre d'art fragile du bout de ses doigts, en ayant peur de l'abîmer.

- Tu mérites tout, dans ce monde. Les choses les plus belles, les plus luxueuses. Sans avoir à vendre ton corps. Je veux payer ton temps, ton regard, ton intellect. Je veux payer pour te voir t'émerveiller dans un lieu qui est à ta hauteur. À la hauteur de ta beauté et de ton charme. Laisse-moi t'offrir ce qui te revient de droit. Tu es le bijou qui manque à un lit aux draps de soie.

Elle ne répondit rien. Pour une fois, elle n'aurait pas à le faire dans une voiture, ou entre deux immeubles. Elle n'aurait pas accepté de suivre un inconnu dans un hôtel, aussi beau soit-il. Mais Fred était un client régulier, et elle s'accommodait de le voir tellement épris d'elle pour ne pas s'imaginer le pire. Ils sortirent de la voiture et se mirent à marcher en direction de l'entrée.

Fred se dirigea vers l'accueil pour demander la clé de la chambre. Elle resta à distance, dans ce hall si spacieux et admira ce lieu somptueux. Tout ici avait l'odeur de l'argent : des tableaux d'artistes plus ou moins reconnus, des vases en cristal contenant des fleurs rares, du mobilier

dont elle n'aurait jamais pu rêver... Du rouge sang, du doré royal, des motifs typiques de l'époque de la Renaissance. Elle caressa de sa paume un des canapés qui lui faisaient face et s'enivra de cette texture. Elle se demanda comment son client fit pour leur offrir un lieu pareil avec un salaire de chauffeur. Mais la réponse lui vint rapidement : les hommes seraient prêts à se ruiner complètement pour vous faire comprendre qu'eux seuls ont le pouvoir de vous « sauver », et de subvenir à vos besoins ou envies, bien qu'ils les aient inventés de toutes pièces, sans même vous connaître.

Ils pensent qu'une femme intelligente n'a pas sa place dans le travail du sexe. Contrairement à cela, c'est parce qu'elle est intelligente qu'elle s'adonne à cette activité. Dans son domaine, celui dans lequel les hommes n'ont aucun contrôle d'eux-mêmes, elle est libre de leur soutirer ce qu'elle veut. Dans cette seule profession, les femmes sont au haut de la hiérarchie.

Elle leva les yeux et s'enquit des regards qui la poignardaient silencieusement. Des femmes, arborant élégamment de grands couturiers, passaient à côté d'elle en ricanant, zyeutant sa tenue qui leur paraissait ridicule. Des hommes d'âge mur, enfoncés au fond des canapés, lui jetaient des regards lubriques et lui lançaient des gestes équivoques. Les prostituées devaient être monnaie courante ici, mais pas des femmes comme elle. Pas des femmes de bas étage. Pas des femmes aux collants effilés. Pas des femmes de la rue. Tout lui fit comprendre qu'elle n'avait pas sa place ici. Elle se remit à regarder les vases en cristal.

Une main l'attrapa par la hanche sans qu'elle puisse voir à qui elle appartenait. En se retournant, Fred, toujours avec un rictus béat, lui susurra d'une voix suave :

- On peut y aller.

Et elle le suivit dans l'ascenseur. Elle marcha d'un pas lent, nonchalant, la tête haute, pour faire durer ce moment où, même en moquerie, tout le monde avait les yeux rivés sur elle.

Arrivés à la chambre, Fred s'assit sur le grand lit couleur crème, et saisit une bouteille de champagne à côté de celui-ci pour l'ouvrir. Elle fit le tour de la chambre quatre ou cinq fois, scrutant tout : elle était spacieuse, lourdement décorée et aussi kitsch que le hall d'entrée. Une grande fenêtre faisait face à la porte, donnant sur la rue, un grand rectangle de pénombre au milieu d'une pièce lumineuse, faiblement éclairé de phares de voitures.

Elle tressaillit au bruit de l'ouverture de la bouteille, qui résonna dans toute la pièce.

- Viens seulement.

Fred tapota le duvet, à côté de lui. Elle le rejoignit et prit la coupe qu'il lui tendait de son autre main. Il la regarda siroter son champagne, pensive. Il déposa doucement sa paume sur la cuisse de l'objet de ses fantasmes, et la força à le regarder dans les yeux.

- La nuit, je ne rêve que de toi. Toi, dans un hôtel beau comme celui-là. Quand je dors, je

rêve de toi. Dans de beaux vêtements, heureuse. Quand je rêve, je rêve que je rêve de toi. Quand je suis éveillé, je passe mon temps à te chercher. J'aimerais savoir ce que tu fais de tes journées, et non pas de tes nuits. Laisse-moi te connaître, laisse-moi te donner tout ce qui te ferait plaisir. Tant que tu seras là, je céderai à tout ce que tu me demanderas.

Dans un premier temps, elle ne sut que répondre. Elle aurait pu dire qu'elle ne souhaitait seulement que ses tarifs et ses exigences soient respectés, mais elle préféra poser sa coupe, et lui caresser le torse du bout de ses ongles.

Il ne la considérait pas comme ses autres clients : comme une professionnelle, au cours d'un échange. Il avait décidé qu'elle serait sa poupée. Qu'il se devait de l'habiller, de décider pour elle, et que son bonheur et sa liberté ne dépendaient que de lui. Pour la première fois de la soirée, elle regretta d'avoir accepté de le suivre.

Au contact léger de ses ongles, Fred perdit la tête. Il respirait dans le cœur et ses poumons battaient la chamade. Il se mit à rougir comme un enfant, bien qu'il ait eu le temps d'en avoir de l'âge de sa partenaire, et agrippa ses cheveux pour l'embrasser. Ses lèvres avaient pour lui le goût de la jeunesse, de l'innocence. Sa salive était son opium, il en avait besoin pour se sentir vivant, pour sentir qu'il avait, quelque part dans ce monde, une raison d'exister. Ou plutôt un devoir : la chérir jusqu'au bout.

Chaque rencontre lui paraissait nouvelle : le désir qu'il éprouvait pour elle était chaque fois plus puissant, plus délicieux, plus obsessionnel. Il avait l'impression qu'elle ne faisait que devenir de plus en plus belle, au fur et à mesure qu'il commençait à en savoir plus d'elle. Il connaissait désormais certaines de ses mimiques, de ses regards, de ses tics. Il décelait chacun de ces détails comme un artiste scruterait chaque coup de pinceau d'une toile gigantesque. Il ne voulait rien rater : elle était, dans son intégralité, une œuvre d'art unique au monde.

Il faisait glisser ses vêtements de la façon la plus lente possible, émerveillé par chacun des grains de sa peau. Il ne lui était pas possible de tout découvrir d'un coup : il ne tiendrait pas. Il ressentait le besoin de la redécouvrir, à chaque fois, il la rencontrait à nouveau pour la première fois.

L'odeur de ses cheveux le rendait nostalgique, lui rappelait un passé qu'il n'avait pourtant jamais vécu. Elle le faisait voyager vers un monde qu'il ne connaissait pas, mais qui lui paraissait étrangement familier et réconfortant. Il caressait sa peau nue, étendus tous deux sur les draps en soie, imprégnés de passion. Il ne quitterait jamais ce lit, il y resterait cloué toute sa vie. Mais pour trois heures, seulement, il avait payé.

Trois heures de paradis, trois heures d'amour passionnel et inconditionnel, pensait-il. Dans une bulle de luxe, abreuvés de Moët & Chandon, enivré de l'odeur de sa muse.

Ces moments avaient du goût car ils étaient chronométrés. Il le savait, il n'aurait jamais autant aimé une femme qui lui donnerait tout son temps. Il avait essayé, il avait une épouse

toujours présente pour lui. Mais cela ne l'excitait pas. Il était séduit par ce qui est court mais intense, des moments de pure intimité exclusive. Il ne voudrait jamais que quelqu'un partage un moment avec la femme qui se tenait à ses côtés actuellement. Il ne voulait d'elle qu'une intimité perçante et poignante, une communion spirituelle entre leurs deux âmes.

Elle était à lui, rien qu'à lui. Il ne l'aurait pas partagée. La pensée lui vint qu'elle n'était pas son seul client. Cela le rendit vert de rage mais il ne dit mot.

Elle finit par se rhabiller en silence. Fred la regarda glisser le tissu sur ses membres, avec une grâce qu'il lui connaissait.

- S'il te plaît, reste encore un peu. Ce serait dommage d'interrompre une si belle soirée.

Ses yeux, sans qu'il s'en soit rendu compte, commençaient à se remplir de larmes. Il ne pleurait quasiment jamais, mais pour une raison qui lui échappait, se séparer d'elle lui était encore plus insupportable à chaque fois.

- Je suis désolée, je ne fais jamais plus de trois heures. Tu connais les règles.

Il fixa le tapis de longs poils en le caressant de ses pieds nus, assis sur le bord du lit. Il déglutit bruyamment et respira un bon coup.

- Très bien. Je te raccompagne.

Il se leva, subitement, et la prit par la taille pour la rapprocher de lui. D'un coup, il balaya sa déception pour feindre un ton plein d'espoir.

- On reviendra. La prochaine fois, je t'achèterai une belle robe. Une robe somptueuse, même. Tu seras encore plus distinguée que les femmes qu'on a croisées dans le hall, en arrivant. Tu n'as besoin d'aucun vêtement pour être resplendissante, contrairement à elles. Leur argent est leur seul trait de personnalité. Toi et moi, on le sait ça, n'est-ce pas ? On pourra même aller au restaurant si tu veux, tu y as plus ta place que ces personnes imbues d'elles-mêmes.

Elle détourna le regard et ne dit rien. Elle s'écarta pour enfiler ses escarpins et attrapa sa petite veste.

Ils descendirent, et le hall avait eu le temps de se vider. Le silence habitait la pièce, à l'image du début d'un film dystopique un peu cliché. Elle trouva que la décoration du lieu n'en était que mieux mise en valeur ; ici, le jour, la décoration à laquelle on fait attention sont les clients.

Arrivés à la voiture jaune, elle dit au revoir du regard à ce quartier dans lequel elle se sentait comme une Barbie : une poupée que l'on habille selon ses désirs, que l'on manipule à sa guise, et à qui l'on octroie des biens somptueux que l'on choisit à sa place.

Quand on veut jouer avec elle.

Le jeu terminé, cela ne reste qu'un bout de plastique. Elle détourna les yeux de sa maison de poupée pour retourner dans son vieux tiroir. À ressortir, ou non.

Elle ne vit pas le temps passer pendant le trajet.

La paume des mains sur le volant, son client se sentait surpuissant. Il conduisait un carrosse, allant déposer sa bien-aimée après les douze coups de minuit. Il avait l'impression qu'il possédait quelque chose de rare, quelque chose d'unique. Il aurait voulu la garder pour toujours sous ses draps, sous son aile, sous sa protection. Mais les circonstances n'étaient pas en symbiose avec ses fantasmes, et cela l'excitait encore plus. Chaque fois.

Il posa une de ses mains sur la cuisse de la femme à ses côtés. Elle ne releva pas.

Ils finirent par arriver dans le même quartier où tout avait commencé, il y a trois heures comme il y a des semaines. Il venait toujours la retrouver au bord de ce trottoir qui n'était pas plat, au milieu des lampadaires tordus. La déposer ici lui brisait le cœur, mais elle ne voulait pas autrement. Pour Fred, elle ne se rendait pas compte que sa place n'était pas dans un endroit sale et sombre. Elle, peu importe le moment, savait que sa place était partout sauf dans ce taxi.

Il freina et remarqua la « collègue » avec qui elle discutait à son arrivée. La femme, d'une vulgarité qui le choqua, était toujours une cigarette entre les lèvres, toujours sur le même mètre carré qu'il y a trois heures. La vue d'un endroit qui lui était familier arracha un soupir à sa bien-aimée, un soupir de soulagement comme au retour du travail, mais teinté de spleen, à la vue de notre appartement qui ne nous a jamais plu.

- Ah, Malvina est toujours là. Tu peux me laisser ici, merci Fred.

Il arrêta complètement l'engin et se pencha vers la banquette arrière pour attraper une enveloppe. Il la lui tendit.

Elle l'ouvrit et compta les billets à l'intérieur. Le compte était bon, c'était le montant qu'elle avait demandé. Et même un petit bonus.

- Merci, passe une bonne nuit.

Elle ouvrit la portière, mais fut arrêtée dans son mouvement. Il avait saisi son bras, d'une force qu'elle ne lui avait jamais connue auparavant. En se retournant, elle fit face à un visage froid, habité d'un regard vide. Le lampadaire de la rue s'était remis à clignoter, et le visage de Fred, fantomatique, disparaissait et apparaissait, les traits chaque fois plus tirés. Il tenait son avant-bras comme il se raccrochait à l'espoir de leur amour, de leur félicité, de leur passion. Une passion qui disparaît, qui s'en va, et qui se fiche des efforts que l'on fait pour l'obtenir.

Elle n'osa pas le regarder dans les yeux, et elle ne souhaitait pas se munir de ses « derniers recours » en cas d'urgence. Sa bombe lacrymogène dépassait de son sac à main, comme manière de la rassurer. Elle respira et ne dit rien, comme elle en avait l'habitude. Malvina était à deux pas d'elle, il n'y avait pas de raisons de s'inquiéter.

- Fred, lâche-moi s'il te plaît.

Leurs deux cœurs battaient la chamade, en jouant des symphonies fondamentalement différentes. Un air puissant, de conquérant déterminé se mêlait à quelques notes faibles, discrètes et délicates.

En voyant l'expression dont il avait teint le visage de la femme qu'il aimait, sa poigne s'adoucit, jusqu'à la lâcher complètement. La honte l'envahit, puis la culpabilité. Ensuite vint la peur de ne plus jamais la revoir. Son amour l'avait effrayée, il l'avait terrorisée. Non. En observant plus attentivement, c'était encore pire : il l'avait déçue. Elle devait se dire qu'il était comme les autres hommes qui payaient ses services, violent, désintéressé, malhonnête. Il n'était rien de tout ça. Il était différent. Il ferait tout pour elle.

- Je te demande pardon. Je t'aime profondément. Je voudrais te tenir dans mes bras pour toute l'éternité.

Elle ne répondit pas et descendit de la voiture. Depuis le trottoir, elle regarda le jaune vif s'en aller, devenir petit à petit un jaune sombre, puis du brun, puis se dissiper entre deux lampadaires dysfonctionnels.

- Alors, ma biche ?

Elle se retourna, et demanda une cigarette à son amie sur le trottoir.

- Il m'a emmenée dans un hôtel hors de prix. Il veut m'emmener au restaurant la prochaine fois.

Malvina explosa de rire, et la bonne humeur de son interlocutrice lui arracha un sourire, un vrai. La situation était ridicule.

- Le revois plus, il est vraiment bizarre. Bientôt, il va te demander en mariage si ça continue.

Elle hocha la tête. Il était ridicule. Elle appréciait ses échanges professionnels avec Fred, mais en tant que personne, il représentait tout ce qu'elle méprisait dans ce monde.

Elle tira sur sa cigarette et ricana à cette pensée. Il pensait qu'elle voudrait de lui, en y mettant de l'effort.

- Qui veut de quelqu'un dont personne ne veut gratuitement ?